

ADOLF HITLER : RADIOGRAPHIE D'UNE CATASTROPHE ALLEMANDE

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - HISTOIRE
04/01/2001

Un portrait en pied d'Adolf Hitler ? Ce genre historico-pictural pourrait paraître usé jusqu'à la corde. Disons pourtant qu'avec le tome II du livre de Ian Kershaw, cette « portraiture » devient ou plutôt redevient possible. Non que Kershaw se soit lancé lui-même dans une telle entreprise à la Rigaud, voire à la Daumier ou à la Goya. L'historien britannique est trop empiriste, trop anglo-saxon, en effet, pour un tel projet, qui reviendrait d'abord à donner du dictateur une série d'esquisses préparatoires, colorées et précises. Et pourtant, comme en filigrane de ce grand et passionnant ouvrage biographique, les éléments constitutifs de la personnalité de l'homme Hitler apparaissent assez nettement ; un peu comme dans ces émissions de télévision où l'image liminale est entrevue pendant quelques fractions de seconde, un assez grand nombre de fois, au point qu'il devient possible de restituer patiemment l'iconographie du personnage ainsi « liminalisé » ; le profil de ce sinistre individu, sorti tout droit de la vieille Allemagne, est tellement opposé en effet à celui de nos hommes d'Etat français d'autrefois, tantôt arsouilles et tantôt andouilles, mais si heureusement, si parfaitement inoffensifs, du moins par comparaison !

Donc, Hitler, un joueur d'abord, cela va de soi. Un joueur chanceux, du reste, à défaut d'être heureux en tout temps, et qui, pendant quelques années, a même collectionné les gros lots : Autriche, Tchéquie, Pologne, France... pour autant qu'il s'attaquait à plus faible que soi. Mais vient le moment où son hubris, son toujours plus, finit par faire boomerang, à force de s'en prendre à de très grandes puissances. On pense aussi, en termes hitlériens, dans le sens ultra-péjoratif, bien sûr, à ce qui pourrait être un personnage faustien, tel qu'Oswald Spengler l'envisageait : cet auteur voyait dans le Faust de Goethe l'incarnation d'un certain extrémisme occidental, plus spécifiquement germanique, dévoreur d'espace et bâtisseur d'empires certes éphémères.

Vue sous cet angle, l'entreprise hitlérienne est bien sûr intrinsèquement perverse, puisque visant, dès 1941, à l'extermination (totale) des juifs et (partielle mais quand même immense) des Slaves... Sur les cinq millions (chiffre minimum) de prisonniers de guerre russes, que la sottise stratégique stalinienne avait livrés aux meurtres concentrationnaires des nazis, près de la moitié (deux millions et demi) sont morts de faim et de froid, tués de la sorte par leurs geôliers hitlériens, d'une façon parfaitement intentionnelle.

Nous en revenons ici aux paris du Führer, et même à ses paris stupides (la roulette russe...). Car stupides, ils le deviendront à partir de 1941, et pas seulement détestables. Dans ce PMU tragique (on n'ose pas dire tragi-grotesque, et pourtant, par moments, ce double adjectif semble s'imposer, tant l'absurdité des options hitlériennes paraît évidente, de la part d'un homme pourtant intelligent à bien des égards), en cette loterie nationale ou mondiale, donc, qui fut le passe-temps favori du dictateur, on le voit s'attaquer sur le tard à d'énormes morceaux, à des mastodontes tels que les Etats-Unis et la Russie, vis-à-vis desquels il finit par faire figure de lilliputien.

A chaque fois, pourtant, il a de « bonnes » raisons. Abattre la Russie à partir de juin 1941 (« en quelques semaines », bien entendu, car l'URSS lui paraît être un château de sable), c'est encore le meilleur moyen, croit-il, d'isoler l'Angleterre churchillienne, et donc de la contraindre à la paix. Et de même, déclarer la guerre aux Etats-Unis, autre superpuissance, c'est s'assurer les bonnes grâces du Japon, toujours utiles. Il suffisait d'y penser. Se lancer dans l'absurde offensive des Ardennes, qui consumera, fin 1944, les dernières forces armées du Reich, c'est se préparer, soi-disant, à mieux culbuter l'URSS de Staline pour les mois qui vont suivre, etc. On n'en finirait pas. Le végétarien Hitler n'est sans doute pas le diable en personne, même s'il est doué d'une personnalité démoniaque. Mais il a conclu un pacte satanique, qui lui colle à la peau, jusqu'au bûcher final du Bunker.

Ian Kershaw lui-même souligne en propres termes que l'opération « Barbarossa » (antirusse) n'est ni plus ni moins qu'une « idiotie » de Hitler, dont se rendirent complices d'assez nombreux généraux prussiens et l'état-major presque entier de la Wehrmacht. Le chef nazi prétendait même aller, via Stalingrad et le Caucase, jusqu'à l'Iran pétrolifère, où il rejoindrait Rommel venu par la Libye et le Proche-Orient... On pense au Picrochole (de Rabelais), qui tenait à peu près les mêmes propos. En fait de « jonction », on eut celle des Russes et des Américains sur l'Elbe, à Torgau, en 1945. Entre-temps, des aristocrates allemands, et d'autres, avaient retrouvé leur honneur lors de l'attentat de Stauffenberg, en 1944, mais trop tard. Alors qu'il eût été facile à un Halder ou à tel autre général sommital de « descendre » Hitler en tête à tête, mais, il est vrai, au risque de la vie du « descendeur »...

Pari tordu, pari perdu : il y a chez Hitler, en dépit d'incontestables intuitions, l'incapacité à sortir d'une pensée binaire. Tout ou rien. A prendre ou à laisser. Eux ou nous. Triomphe ou destruction du peuple allemand, lequel, en tout état de cause, « n'était pas digne (würdig) de son chef » ; ce peuple méritait donc, à en croire le Führer, une disparition pure et simple, en 1945.

A partir de décembre 1941, et plus encore dès la défaite de Stalingrad (hiver 1942-1943), le joueur sait, sans jamais l'avouer, qu'il ne peut plus gagner la guerre, tout au plus tuer les Juifs. Après le pari, c'est donc le recours à la Volonté tous azimuts en quoi Hitler se référait expressément à son maître, Schopenhauer, l'un des auteurs qu'il avait lus, semble-t-il, pendant la Première Guerre mondiale, et qui, à vrai dire, gentil penseur, n'en demandait pas tant. Vindictif et cruel, Hitler a usé de ses capacités meurtrières jusqu'à massacrer l'ensemble du peuple d'Israël dans l'Europe occupée, mais il les a appliquées aussi à ses compagnons (la Nuit des longs couteaux) ainsi qu'aux résistants du 20 juillet 1944, tués par centaines. Sur ces deux derniers points (mais non sur le premier, les Juifs), il a été largement battu par Staline en termes de « mégamorts ». Révolutionnaire, Hitler a largement contribué à détruire l'Ancien Régime des Prussiens, mais à quel prix, que tous nous payâmes. Populiste, il a su admirablement prendre le pouls de la plèbe teutonne, quitte à entraîner celle-ci vers le trépas de masse, comme fit un certain joueur de flûte de la ville de Brême...

Pour tous ceux, et ils restent nombreux, que passionne l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, le tome II de Kershaw est une aubaine, une aube rouge et sanglante que l'historien anglais fait se lever a posteriori sur l'Europe, aujourd'hui délivrée de tels cauchemars qu'il est donc permis de revivre par la pensée. Ajoutons, mérite qui n'est pas mince, que Kershaw ne craint pas de s'adonner à l'antibolchevisme et même, ô horreur, à l'anticommunisme. Mais oui ! Les 18 % de femmes violées par les Russes en Allemagne de l'Est, et davantage encore en Prusse orientale, et puis le massacre de Katyn ont droit dans son livre aux quelques pages

ou aux quelques lignes qui en effet s'imposaient, elles aussi, quitte à scandaliser les bien-pensants.

***Hitler, Tome II, 1936-1945 : Némésis*, de Ian Kershaw, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Flammarion, 240 F.**

A lire aussi :

- *Une Allemagne contre Hitler*, de Günther Weisenborn, traduit et adapté par Raymond Prunier, préface d'Alfred Grosser, Ed. du Félin, 148 F ;

- *Comprendre Hitler et la Shoah : les historiens de la République fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*, d'Edouard Husson, préface de Ian Kershaw, PUF, 149 F ;

- *Histoire religieuse de l'Allemagne*, sous la direction de Paul Colonge et Rudolf Lill, Cerf, 290 F.



Adolf Hitler avec un groupe de jeunes nazis à Munich. Il y a chez le Führer une incapacité à sortir d'une pensée binaire. Tout ou rien. Eux ou nous. Triomphe ou destruction du peuple allemand, lequel « n'était pas digne de son chef ».
(Photo Rue des Archives.)
